

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 10 (1872)  
**Heft:** 29  
  
**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-181913>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

» et non carabiniers s'empressent d'y accourir; c'est  
 » la fête de famille des Suisses, fête reconnue telle  
 » par le peuple tout entier. Puisse le retour de pa-  
 » reilles solennités avoir lieu même après une longue  
 » suite de siècles!

» Vive donc éternellement la Confédération hel-  
 » vétique, l'alliance cordiale des Suisses. »

**Etymologie du mot CONDEMIANE, comme  
 nom local ou de confin territorial dans les  
 pays romands.**

Lorsque les hameaux et ensuite les petites com-  
 munautés se formèrent dans le moyen-âge, il est à  
 présumer que les meilleures terres arables et le plus  
 à proximité des hameaux se partagèrent entre les  
 premiers habitants. Ces terrains constituèrent le  
 domaine parcellaire appartenant aux divers mem-  
 bres de la communauté, en dehors des prés et ver-  
 gers à proximité des bâtiments: c'est là le *cum-*  
*dominium*.

Ce mot, *condemine* ou *cum-dominium*, co-domaine,  
 signifie donc co-propriété, avec parts distinctes,  
 comme serait bien celle d'une maison divisée par  
 étages entre parents. Chaque propriétaire pouvait  
 dire: *meum, cum-dominium*, pour mon lot. Ce mot,  
 employé collectivement, s'est donc appliqué à l'en-  
 semble des parts résultant du partage.

Le *cum-dominium* était donc l'opposé du: *domi-*  
*nium-communum*, qui se composait des parties non  
 partagées entre les premiers occupants, à savoir:  
 les terrains plus froids, plus éloignés du centre, les  
 marais, les forêts qui n'avaient alors aucune valeur.  
 Dans ces forêts, chacun allait y couper les bois né-  
 cessaires pour les constructions et son affouage. Ces  
 terrains non partagés constituèrent les propriétés  
 des communautés définitivement constituées: ce sont  
 nos propriétés communales actuelles dans la plupart  
 des cas.

L'étymologie de *cum-dominium* pour *condemine*  
 paraît le plus logique, mais on lui donnait de fausses  
 significations: celle de domaine communal ou de la  
 communauté, ce qui est inexact, ou bien celle de  
 co-seigneurie, comme serait celle dérivant d'un par-  
 tage de seigneurie ou de terrain ayant appartenu  
 au seigneur; mais, dans ce cas, on faisait dériver  
*condemine* de *campus domini*. Cette dernière dési-  
 gnation ne pouvait s'appliquer à des terrains de pre-  
 mière qualité divisés en parcelles, car le seigneur  
 dominant n'aurait pas aliéné ce sol; il l'aurait gardé  
 pour lui, mais on s'en était emparé le plus souvent  
 avant l'arrivée du seigneur. Ce dernier aliénait  
 de préférence à des chefs de famille, par emphy-  
 théose, les terrains incultes qui n'appartenaient pas  
 à la communauté et qui demandaient le travail in-  
 cessant du colon défricheur. Cependant, la *condemine*  
 peut aussi avoir pris naissance de terrains concédés  
 par le seigneur féodal à un hameau ou à une com-  
 nauté.

Un étymologiste, se basant sur le fait non con-  
 testé que le nom de *condemine* est ordinairement  
 donné aux confins de terres arables de première

qualité et à proximité des hameaux, prétendait faire  
 dériver ce mot du patois, en disant que c'étaient les  
 parchets sur lesquels on percevait la dime, du pa-  
 tois: *demena*, dimer, tirer la dime. Il disait que le  
 confin (d'où dérive le mot *fin*, pour dire: parchet),  
 sur lequel on percevait la dime, était désigné par  
 les mots: *la fin qu'on demene*, et, pour abrégé, en  
 supprimant le mot *fin*, il restait les mots: *la qu'on*  
*demene*, d'où: *condemene* et *condemine*. Cette éty-  
 mologie de *demena* pour: dimer, est bien tirée par  
 les cheveux et ne peut se concilier avec le fait de la  
 fréquence du mot de *condemine* dans les anciens do-  
 cuments, à partir du neuvième siècle, dans les pays  
 latins. Ce nom doit dériver du latin et non du patois.

Jules-F. PICCARD.

On lit dans le *Figaro*, de Paris:

Il y a six mois environ, M. D..., pharmacien-  
 embaumeur, reçut la visite d'un monsieur tout de  
 noir vêtu:

— Monsieur, lui dit celui-ci en versant quelques  
 larmes, je viens de perdre mon pauvre père. Je veux  
 conserver son cadavre, et je vous l'apporte pour que  
 vous l'embaumiez.

— Parfaitement, monsieur, répondit M. D...

Le cadavre attendait à la porte, sur une civière  
 que portaient deux commissionnaires. On le fit en-  
 trer: c'était un vieux monsieur à l'air respectable;  
 il avait une figure de notaire.

— Revenez dans deux jours, dit M. D... au fils  
 éploré.

Celui-ci parti, M. D... procéda à l'embaumement,  
 injecta du sulfate d'alumine dans la carotide, et in-  
 séra des parfums variés dans l'estomac du vieux  
 monsieur.

Deux jours s'écoulèrent, puis quatre, puis huit,  
 puis un mois. Le fils ne revenait pas, et le cadavre  
 commençait à embarrasser terriblement M. D... Il  
 l'avait mis dans une bière et placé sous son comp-  
 toir, espérant toujours que, pris d'un remords tar-  
 dif, le pauvre notaire serait réclamé par son héri-  
 tier.

M. D... finit par se lasser. Un beau matin, il en-  
 toura son mort de bandelettes, peignit des carac-  
 tères égyptiens sur le cercueil, et le plaça dans sa  
 montre, orné de cette inscription:

MOMIE DE RAMSÈS IV, ROI D'ÉGYPTE.

Or, avant-hier, M. le baron de C..., un collection-  
 neur bien connu, passa devant la boutique et de-  
 manda à voir le Pharaon.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, c'est mon ami  
 M. Falempin..., mon ami et notaire!...

On voit d'ici l'embarras de l'embaumeur, qui es-  
 saya vainement de rejeter tous les torts sur M. Fa-  
 lempin fils.

— Vous êtes deux gredins! criait M. de C... Fa-  
 lempin fils a disparu... Vous, vous allez me suivre  
 chez le commissaire de police. Ainsi fut fait. L'em-  
 baumeur a été provisoirement maintenu en état  
 d'arrestation.

Un Anglais nouvellement marié à une Française voyage avec sa jeune femme.

Celle-ci est dans un coin de la diligence. L'Anglais occupe la place du milieu. Avant le premier relais, le tendre époux se tourne vers sa moitié :

— Aoh ! vous êtes bien ?

— Oui, mon ami.

— Le siège, est-il doux ?

— Oui, mon ami.

— Vous n'avez pas de courants d'air ?

— Non, mon ami.

— Aoh ! bien ! très bien.... Alors, donnez-moi votre place.

On ne se fait généralement pas une idée de ce qu'est un journal anglais ou américain. Un jour, M. Millaud, journaliste français, se mit en tête de vouloir acheter, au nom d'une société qui ne possédait pas mal de millions, tous les journaux étrangers, afin, disait cette homme de trop d'imagination, d'utiliser l'influence qu'avaient ces journaux dans leur pays pour en tirer d'énormes profits, en jouant toujours à coup sûr à la Bourse.

Emporté par son idée, M. Millaud franchit la Manche et se rendit à Londres.

Il se présenta au bureau du *Times* pour voir le directeur de ce journal. M. Millaud croyait qu'on voyait le propriétaire du *Times* aussi facilement qu'un simple ministre des finances de France. Mais il se trompait ; il ne fut admis qu'auprès d'un des innumérables représentants de ce potentat.

M. Millaud exposa son idée à celui-ci et lui fit part de son projet d'acheter le *Times*, dût-il le payer au poids de l'or, c'est-à-dire deux ou trois millions.

L'Anglais écouta froidement M. Millaud, puis, quand celui-ci eut fini de parler, il lui dit avec ce calme et ce flegme qui n'appartiennent qu'aux fils des Trois Royaumes :

— Monsieur, entrez en Tamise avec trois navires chargés d'or, et il n'est pas impossible que nous consentions à entrer en pourparlers.

On ne revit plus M. Millaud aux bureaux du *Times*.

On remarque depuis quelque temps une nouvelle coiffure adoptée par un grand nombre de Parisiennes, et qui le sera bientôt par les dames de la province ; elle consiste à laisser flotter la chevelure sur les épaules. Ce que l'on ignore généralement, c'est que cette innovation n'est pas un simple caprice de la mode. Le chignon a été effectivement abandonné par raison d'économie. On avait pensé un instant à faire rapporter aux cheveux leur part d'impôt, et, la statistique des douanes consultée, accusait une importation annuelle de 57,897 kilogrammes de cheveux non ouvrés.

Cette collection considérable de queues représentait une valeur de 3,400,000 fr. Le droit d'entrée fut porté à 12 fr. sur le kilo brut. On eut alors le spectacle fantastique de femmes portant sur la tête une valeur de plusieurs centaines de francs. Il a

suffi d'une élégante révoltée pour démolir tout cet échafaudage de chignons et faire réduire à 10 fr. le droit d'entrée sur le kilo de cheveux.

En observant les poiriers plantés en espaliers dans son jardin, un horticulteur a remarqué que lorsqu'une poire se trouvait par hasard soutenue par le treillage et le mur, ou qu'elle était posée à l'enfourchure de deux branches, elle était presque toujours plus grosse que celles du même arbre pendantes au rameau et non soutenues comme elle. Il a soupçonné que cette différence provenait de ce que le poids d'un fruit arrivé à une certaine grosseur resserre les tubes et les vaisseaux de la queue destinés à charrier la sève de l'arbre et l'empêche de grossir autant que celui qui, étant soutenu, se trouve dans une position plus favorable pour recevoir les suc nourriciers.

Plusieurs expériences ont pleinement confirmé cette opinion. Une poire, placée vers le milieu d'un jeune poirier, avait, le 13 septembre, 9 pouces 4 lignes de circonférence ; elle est restée suspendue à son rameau. Une autre poire, placée plus bas, avait, à la même date, 8 pouces 10 lignes. Sous celle-ci, une planchette supportée par un piquet avait été placée ; elle n'était, par conséquent, plus pendante comme l'autre. Le 30 septembre suivant, les deux poires ont été cueillies ; la première, restée suspendue, n'avait grossi que de 2 lignes, et la deuxième, qui posait sur la planchette, avait grossi de 9 lignes.

### Toinette à la joue mordue.

#### V

— Comment vous va, belle Toinette ? demanda affectueusement celui-ci à la malade. Toinette se sentit prête à défaillir de honte, tant elle trouvait inconvenant qu'on l'appelât ainsi par son nom, et encore avec la qualification de belle. Tout ceci lui fit encore mieux comprendre combien elle était mal lotie. Comme elle gémissait donc sans répondre, le piqueur continua :

— J'ai déjà appris ce qui vous est arrivé. Ne pourrait-on pas le voir ?

Toinette défit timidement son mouchoir, et le piqueur stupéfié s'écria involontairement :

Mais c'est impardonnable et féroce que d'arranger ainsi une honnête fille comme vous ! Voilà encore bien un tour de ces grossiers paysans. Pardon ! Si je parle ainsi, je ne fais certes pas allusion à vous ; mais c'est souvent que les hommes deviennent à moitié brutes. Après tout, il n'y a pas là de quoi bien vous tourmenter.

Toinette ne comprit guère de tout ceci que la compassion du piqueur, et lui demanda :

— N'est-il pas vrai que je suis défigurée ?

— Pour moi, cela ne fait rien du tout, reprit le piqueur ; quand même vous n'auriez plus qu'une seule joue, je vous préférerais encore à toutes les autres filles, depuis Nordstetten jusqu'à Paris.

— Oh ! ce n'est pas bien de se moquer ainsi, dit Toinette en souriant douloureusement.

— Non, je ne me moque pas, reprit le piqueur en s'emparant de la main de la jeune fille... Tenez, la preuve, c'est